

# MASCARADE

## JOURNAL POLITIQUE

**ABONNEMENTS**  
Lyon  
Un an... 8 fr.  
Six mois... 4 fr.

**ABONNEMENTS**  
Départements  
Un an... 10 fr.  
Six mois... 5 fr.  
Etranger  
Un an... 12 fr.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

### BONIMENT



Ce qui prouve que le roi Guillaume est en train de mettre les pieds dans ses petits souliers, c'est que depuis huit jours, il ment comme un dentiste.

Ce vieux bonhomme, mélange d'hypocrisie et de bigoterie, de cruauté froide et de sensiblerie pleurnicharde, d'austérité apparente et d'ivrognerie intime, occupe les loisirs que lui laisse le séjour varié de Pont-à-Mousson, à télégraphier à son Augusta des nouvelles tellement fausses, que si nous avions l'honneur d'être procureur impérial, nous traduirions immédiatement le sieur Hohenzollern devant le premier tribunal correctionnel venu, pour le faire condamner à six mois de prison, à une forte amende et aux dépens.

Les gens estropiés et les enfants au-dessous de seize ans qui constituent aujourd'hui le solde non enrégimenté de la population Prussienne, commencent eux-mêmes à ne plus croire aux gasconades de leur vieux casque, et ces braves Tudesques dont l'une des qualités principales est de connaître à fond la géographie Française, ces braves Tudesques s'étonnent non sans raison qu'après tant de victoires, tant de positions enlevées, tant de Français culbutés et cernés, tant de mouvements couronnés de réussite, Guillaume

1er n'avance pas d'une semelle, et met une opiniâtreté déplorable à ne pas bouger de Pont-à-Mousson, — dont les délices ne doivent avoir qu'une parenté éloignée avec les délices de Capoue.

Certes ce n'est pas le moment de nous nourrir d'illusions, nous avons payé assez cher les inconvénients de cette alimentation peu substantielle pour n'avoir pas envie de recommencer, — cependant nous inclinons à croire que la veine commence à tourner et que les Prussiens de vingt à quarante ans, auront quelque peine à regagner leurs foyers avec leurs membres au grand complet.

Aussi bien ce sera un peu leur faute, car pour des gens retors, il est évident qu'ils ont manqué de finesse au début de la campagne et engagé la partie du mauvais côté.

Sachant à un bouton de guêtre près, combien nous avons de soldats sous les armes, sachant que le major Lebœuf nous avait engagés dans une guerre redoutable avec des caissons vides de munitions et des magasins vides de provisions, sachant que nos héroïques soldats avaient à leur tête l'empereur Napoléon III accompagné de quelques guerriers d'antichambre, sachant que le gouvernement d'une demi-douzaine de ministres peureux, ergoteurs poussifs et ramasseurs de bouts de phrases, — les Prussiens n'avaient qu'une chose à faire:

Laisser pénétrer tranquillement chez eux notre unique armée qui conduite com-

me elle l'était, eût été inévitablement broyée entre leurs places fortes, sous l'écrasement de leurs hordes innombrables;

Après quoi ils seraient entrés en France comme au marché public, ne trouvant devant eux que des gardes nationaux sans fusils, et des gardes-mobiles armés d'une paire de souliers de rechange, et n'aurait eu qu'à prendre le chemin de de fer de l'Est pour arriver à Paris où M. Emile Ollivier se serait empressé de les recevoir à la gare de Strasbourg, avec un discours de circonstance.

Ils ne l'ont pas fait et c'est tant pis pour eux, car la France se relevant d'un bond, de l'affaissement où l'avaient plongée dix huit ans de second empire, s'est redressée frémissante sur ses jarrêts, — et elle attend que toute la Prusse soit engouffrée sur son sol, pour qu'elle n'en sorte plus.

Déjà cette attitude du pays en armes, commence à inquiéter singulièrement les esprits de l'autre bord du Rhin.

Déjà l'épouvante les prend aux cheveux, en voyant que cet effort immense de jeter d'un coup sur la terre Française toutes les forces vives de l'Allemagne n'a abouti qu'à écraser quelques divisions isolées et à occuper des villes ouvertes, défendues par un Podevin quelconque;

En songeant qu'après quatre journées de combats, quatre journées de victoires, suivant l'évangile de saint Guillaume, — plus de cent mille Prussiens jonchent la route de Paris et forment de tels amoncellements, que les survivants ne peuvent

franchir ces montagnes de cadavres et de blessés.

Déjà les journaux prussiens qui se sont le plus signalés par leur forfanterie et leur vantardise, comprennent que leur pays sera usé, ruiné, rongé jusqu'aux moelles, si la guerre dure encore un mois, et ils jettent ce cri de détresse: — Paris dans trois semaines, ou la déroute!

Déjà enfin, la feuille publique anglaise qui sert d'exutoire aux élucubrations de M. Othon de Bismark, l'organe des boutiquiers d'Outre-Manche, à genoux devant un écu, à plat ventre devant un ballot de marchandises, ce journal que les garçons de café ne devraient jamais présenter qu'au bout d'une paire de pincettes, le Times enfin, pour l'appeler par son nom, le Times commet la lâche impudence de venir parler d'une paix honteuse, d'une paix dont la Prusse à bout de souffle et de thalers a peut-être besoin, mais à laquelle la France ne consentira jamais tant qu'il restera un soulier tudesque en deçà de la frontière.

A l'heure qu'il est, la lutte a changé de face et de caractère: à la guerre dynastique, à la guerre de coups-de-tête du début, — a succédé la guerre nationale et de salut public. De dynastie nous n'en connaissons point, peut-être existe-t-il quelque part un souverain, un empereur qui se promène de Verdun à Châlons ou de Châlons à Reims, nous n'en savons rien, et cela nous est fort égal.

Pour le moment, chaque citoyen a à défendre son pays, sa terre, sa maison, sa

### FEUILLETON DE LA MASCARADE

#### Economie domestique

— Toc, toc.

Jeannette. — Qui est là?

— Vite, Jeannette, ouvre-moi.

Jeannette. — Eh quoi, c'est toi, Jean! et dans quel état, juste ciel! mouillé, crotté, amaigri.... Qu'a-t-il pu t'arriver, grand Dieu?

Jean. — Avant de m'interroger, Jeannette, — une flambée pour me réchauffer, un verre de vin pour me restaurer.

Jeannette. — Bon, voilà. Maintenant m'expliqueras-tu... où as-tu passé, d'où sors-tu... es-tu tombé dans une ornière, as-tu été poursuivi par des voleurs?

Jean. — Rien de tout cela, Jeannette. Les chemins pour venir de la ville sont très-mauvais; je n'ai pas trouvé de voiture, j'ai dû m'embarquer à pied; la pluie m'a surpris en route, et voilà pour quoi je suis fait de la sorte.

Jeannette. — Il fallait attendre à demain, alors.

Jean. — A demain! Jamais je ne serais resté une minute de plus dans cette maudite ville où je ne pouvais plus me sentir depuis la perte de mon procès.

Jeannette. — La perte de ton procès, Jean! C'est donc bien vrai, ce qu'on m'avait dit et ce que je ne voulais pas croire... Tu a perdu ton procès contre le voisin Fritz?

Jean. — Hélas! Jeannette, c'est très-vrai. — Le procès est perdu, mais en première instance seulement, et....

Jeannette. — Voyons, voyons, que je me frotte les yeux... Ce procès que tu étais si sûr de gagner d'emblée?

Jean. — Mon Dieu oui, Jeannette...

Jeannette. — Ce procès pour lequel tu étais parti comme à une fête... emmenant le petitot avec toi pour lui faire voir la ville...

Jean. — Oui, oui, Jeannette...

Jeannette. — Ce procès tu l'as perdu! mais alors tu n'étais donc pas dans ton droit?

Jean. — Pas dans mon droit, Jeannette! — tu sais bien que si, mieux que personne. — Tu n'ignores pas que ce Fritz avec son air béat et sa mine confite, est un fiéffé coquin cherchant à mettre la main sur tout ce qui ne lui appartient pas. — N'as-tu pas été témoin de toutes ses vexations, de toutes ses injures de toutes ses manœuvres contre moi? — Ne m'as-tu pas reproché souvent de me montrer trop patient et trop endurant envers ce voisin querelleur et tracassier? Enfin pouvais-je supporter de laisser envahir mes terres par les siennes, comme il en avait l'intention, pour mettre le comble à ses déprédations...

Jeannette. — Eh bien, c'est que ton avocat était un imbécile...

Jean. — Pour ça tu as raison, un imbécile et un misérable surtout...

Jeannette. — Un misérable, vraiment?

Jean. — Oui, un misérable qui m'a trompé indignement. — Lorsqu'avant de mettre les huissiers en œuvre, je lui ai demandé: Sommes-nous prêts? ne vous manque-t-il rien? avez-vous toutes les pièces, toutes les preuves qui établissent mon droit? Pouvons-nous marcher sans crainte? Il m'a répondu ce malheureux: — Soyez tranquille, monsieur Jean, dormez sur vos deux oreilles, nous sommes prêts, archi-prêts....

Jeannette. — Et vous ne l'étiez pas!

Jean. — Non, Jeannette, nous ne l'étions pas, et Fritz l'était, lui. Depuis des années il se préparait, l'hypocrite, sachant bien que tôt ou tard nous en viendrions à plaider l'un contre l'autre; — si bien qu'au dernier moment mon avocat s'est aperçu qu'il lui manquait la moitié des papiers nécessaires à l'ap-

pui de ma cause, tandis que celui de Fritz avait un portefeuille bourré jusque-là, de pièces de procédure, de certificats, de témoignages extorqués Dieu sait comme. — N'empêche que tout ce fatras de paperasses a tant fait d'impression sur les juges...

Jeannette. — Qu'ils t'ont condamné, ami Jean!

Jean. — Comme tu dis, Jeannette.

Jeannette. — Et qu'il te faudra payer les frais.

Jean. — Oh! pas encore Jeannette; car enfin nous ne sommes pas au bout, et j'espère bien...

Jeannette. — Dis-moi, Jean, toi qui te vantes d'être un homme adroit et d'esprit subtil, comment se fait-il que tu aies attendu la terrible épreuve d'aujourd'hui pour t'apercevoir que ton avocat était un misérable qui se jouait de ta confiance...

Jean. — Hé! pouvais-je m'en douter, Jeannette? Un homme si poli, si prévenant, si aimable, qui n'avait jamais à la bouche que des paroles gracieuses pour moi, qui ne cessait d'approuver et d'admirer ce que je disais et faisais, un homme qui....

Jeannette. — Oui, oui, continue, mon bonhomme.... Voilà, malheureux Jean, voilà ce qui t'a perdu, voilà la cause de toutes tes fautes et de tous nos malheurs; c'est la détestable manie que tu as toujours eue de ne t'entourer que de gens poussant des oh! et des ah! à chacun de tes actes et de tes mouvements.

Comme il parle bien, monsieur Jean!

Comme il marche bien, monsieur Jean!

Comme il mange bien, monsieur Jean!

Comme il boit bien, monsieur Jean!

Comme il fume bien, monsieur Jean!

Comme il chante bien, monsieur Jean!

Comme il s'habille bien, monsieur Jean!

Comme il raisonne bien, monsieur Jean!

Comme il emprunte bien, monsieur Jean!

Pendant vingt ans tu n'as pas voulu entendre d'autre langage que celui-là, repoussant toute observation, toute critique, comme si elles t'écor-

chaient les oreilles, m'envoyant promener toutes les fois que je voulais te parler raison, te dire la vérité, te faire descendre du piédestal ridicule où t'avaient hissé la bande de flagorneurs et de forceurs qui vivaient à nos dépens.

Jean. — Tu es dure pour moi, Jeannette!

Jeannette. — C'est bien le temps d'être tendre en vérité, lorsque grâce aux fautes accumulées par ton imprudence, ta présomption aveugle et ton imprévoyance incroyable, nous voilà perdus et ruinés, réduits à... car enfin penses-tu que les propriétaires de la ferme vont accepter bonnement tout cela, sans te demander des comptes sévères...

Jean. — Les propriétaires, Jeannette, ils ne sont pas si mauvais que tu crois. — La première chose qu'ils ont faite en apprenant mes malheurs, a été de venir à mon aide.

Jeannette. — Pardine, ils n'étaient pas assez bêtes pour laisser périr leur domaine... et puis quelle mesure ont-ils prise?

Jean. — D'abord ils ont changé d'avocat...

Jeannette. — Cela se comprend, et à toi qu'est-ce qu'ils t'ont dit?...

Jean. — A moi, presque rien. — Ils m'ont engagé seulement à retourner de suite à la maison....

Jeannette. — C'est pour ça que tu es revenu si vite...

Jean. — Dame! tu comprends, je ne voulais pas les gêner.... Eh bien! où cours-tu donc Jeannette?

Jeannette. — Moi! je vais faire mes paquets....

Jean. — Allons donc, Jeannette, tu n'y penses pas; — il y a à peine trois mois qu'on nous a signé un renouvellement de bail...

Jeannette. — Et tu comptes que... — eh bien, vrai, tu as la foi robuste, ami Jean.

Jean. — Que veux-tu, la foi du charbonnier.

Jeannette. — Alors prie le bon Dieu, mon pauvre Jean, que les propriétaires ne se souviennent pas que charbonnier est maître chez lui.

L. LECLAIR.

famille, contre un nouveau fléau, une nouvelle peste qui se nomme le prussianisme.

Le prussianisme qui jette le masque aujourd'hui, et ne cherche plus à cacher ses projets d'envahissement et d'asservissement ;

Le prussianisme qui veut enserrer l'Europe entre ses poteaux noirs et blancs, la jeter pieds et poings liés sous le joug d'un roi-caporal et la plier sous le bâton d'un sergent schlagueur ;

Le prussianisme qui, sous prétexte d'être l'avant-coureur de la civilisation, de l'instruction et de l'humanité, nous fait la guerre à la façon des Hurons et des Peaux-Rouges, une guerre de bois et de trahison, où le courage de ses soldats compte moins que l'habileté de ses espions, où l'on voit des officiers se travestir en curés, en mendiants, en femmes et en religieuses, où les collaborateurs de M. de Bismark essaient d'assassiner nos généraux illustres, désespérant de les vaincre.

Et l'on nous proposerait de faire la paix avec ces gens-là, la paix sous les murs de Paris !

Allons donc ! il faut vraiment être rédacteur du *Times* pour que de pareilles idées vous viennent en tête.

Au point de vue où se placent actuellement les Prussiens, la guerre est une sorte de croisade que nous soutenons au nom de l'honnêteté politique, de la franchise chevaleresque et de la liberté, contre le banditisme, l'espionnage et le despotisme militaire.

Le jour où la Prusse victorieuse pourrait poser son talon sur la France, tous les hommes valides de l'Europe se verraient coiffés d'un casque à pointe et sanglés par un ceinturon.

Mais avant d'en arriver là, il faudra qu'il ne reste plus dans notre pays ni une cartouche ni un écu, et ce sera l'éternel honneur de la France, alors que l'Autriche paralysée par sa diplomatie hésitante et méfiante, que l'Italie réduite à l'immobilité par sa misère, et que l'Angleterre confinée dans son égoïsme étroit auront assisté les bras croisés et le fusil au pied à cette lutte gigantesque dont le résultat les intéresse autant que nous, — ce sera l'éternel honneur de la France d'avoir suffi seule à repousser et à vaincre une nouvelle invasion barbaresque, et de n'avoir déposé les armes que lorsque son ennemi abattu, écrasé, anéanti, lui aura crié : **Merci.**

Jacques BARBIER.

## Nouvelles de la Guerre



Une bonne farce : le prince Napoléon a été envoyé en mission à Florence auprès de son beau-père. Il y a longtemps que nous la connaissons, celle-là.

Ce n'est pas une mission, c'est une démission que nous attendions de S. A.

N'importe, il est étonnant qu'au moment où les bons généraux n'abondent pas, on songe à priver l'armée des services actifs d'un chef comme le prince Napoléon.

— Mutations dans l'armée :

Le maréchal Leboeuf, major-général de l'armée du Rhin, vient d'être promu au grade de... chef du troisième corps d'armée.

S. M. Napoléon III, empereur des Français, commandant en chef des armées de terre et de mer, vient d'être mis à la tête de la cavalerie de la garde, sous les ordres du général Bourbaki.

— On demande instamment qu'on fasse publiquement connaître le nom de l'espion femelle qui grâce à l'amitié que lui témoignait une grande dame, avait des correspondances suivies avec le sieur Bismark.

De prétendues convenances sociales ne sont plus guère de mise aujourd'hui.

— On s'est enfin décidé de condamner à mort UN espion prussien. Grâce à notre générosité stupide, il n'y en a plus guère en France qu'une vingtaine de mille qui continuent leur petit métier.

— L'opinion publique attend avec impatience la révocation honteuse de la plupart de nos préfets et sous-préfets des départements de l'Est, qui ont montré une couardise dépassant tout ce qu'on pouvait attendre de ces fonctionnaires.

— Le gouvernement poursuit avec une activité dévorante l'armement des gardes nationales. On compte qu'il se distribue au moins deux fusils par jour, et d'ici à quelques années, tous les citoyens pourront être armés et en état de se défendre contre l'invasion des barbares qui pullulent sur notre sol.

— Le *Times* — prononcez Taïm'sss, — est en marché avec quelques gouvernements étrangers pour la vente de faux télégrammes, — les subsides de Bismark n'étant plus suffisants pour alimenter sa rédaction.

— Un lecteur du *Times* — prononcez Taïm'sss, — ayant eu la naïveté de prendre au sérieux une ligne de cet infect organe anglais, vient d'être empaillé pour conserver aux races futures le souvenir de ce prodige.

— Nous tenons de source certaine que le conseil de salubrité publique va interdire l'entrée en France de la prose du *Times*, — prononcez Taïm'sss, — comme contraire à la morale publique et renfermant des principes toxiques.

— Du reste, un chien ayant dernièrement avalé par mégarde un morceau du *Times*, — prononcez Taïm'sss, — en est crevé sur le champ comme s'il avait avalé une boulette.

— Quand Guillaume est pris de boisson, il se complait à raconter ses faciles exploits contre nous. L'autre jour son complice Bismark qui a son franc parler et qui commence à réfléchir, l'interrompt en lui disant :

Tout ça, mon vieux, voyez-vous, c'est du *Reischoffen* à cette heure, et pour repasser le Rhin, il nous faudrait bien un *Forbach* maintenant.

X. LEFRANC.

## La Mission du prince Napoléon

Après avoir eu pour mission d'organiser la marche et le transport des bagages de son impérial cousin, le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte vient d'être chargé d'une nouvelle mission non moins importante auprès de son beau-père Victor-Emmanuel II, roi d'Italie.

Que le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, général de division dans l'armée française, ne juge pas à propos d'exposer sa précieuse personne aux horreurs de la guerre ;

Qu'il aille pour la quarantième fois visiter l'Italie et errer sur les bords du Pô, pendant qu'on se bat sur le Rhin ;

Tout cela n'a rien d'étonnant, et répond parfaitement à l'opinion qui a cours en France et à l'étranger sur l'intrépidité et le courage de ce sénateur ;

Seulement, nous demandons qu'on cesse d'affubler du nom de *mission politique importante*, les pérégrinations et les voyages d'agrément ou de santé que Son Altesse juge à propos de faire dans les moments difficiles et les situations dangereuses.

Le prince Napoléon est une des choses ridicules et grotesques que le second empire nous a apportées dans ses fourgons.

Depuis vingt ans, sous prétexte de missions politiques, on fait valetter ce ventripotent personnage dans les cinq parties du monde.

Des missions politiques, il en a eu pour le Pôle Nord, les pyramides d'Égypte, la reine de Madagascar, le grand chef des Apaches et le colosse de Rhodes.

Depuis vingt ans, la France loge, entretient, nourrit, à raison d'un million par an, ce Bonaparte encombrant et embarrassant qui n'est bon à rien, pas même à abandonner la moitié de sa dotation à la société des secours aux blessés.

Eh bien ! aujourd'hui qu'il n'est plus temps de plaisanter et de rire, aujourd'hui que nous avons autre chose à faire qu'à nous occuper des faits et gestes des altesses plus ou moins impériales qui vivent en marge de notre budget ;

Nous demandons encore une fois, qu'on laisse le prince Jérôme Napoléon enseveli dans son ridicule et dans sa couardise ;

Qu'on ne vienne pas nous agacer de nouveau avec cette vieille plaisanterie de mis-

sions politiques, qui fait hausser les épaules à tout le monde ;

Et que si le *Journal officiel* tient absolument à nous mettre au courant des mouvements stratégiques du héros de Crimée, — il nous dise simplement :

— Son Altesse le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte est partie pour Florence, où elle se trouvera à huit cents kilomètres des mitrailleuses et des canons d'acier

J. B.

## DÉFILÉ DE LA SEMAINE



L'Emprunt national de sept cent cinquante millions a été couvert haut la main, en quarante-huit heures.

Cette victoire financière n'a rien qui doive nous étonner, tout le monde s'y attendait en France, mais il est probable qu'elle inspirera d'amères réflexions à M. de Bismark et à son roi Guillaume qui retournent en vain leurs poches devant le piteux fiasco de l'emprunt Prussien.

Certes, nous n'oserions pas prétendre que tous les souscripteurs qui se sont élancés à l'assaut de notre emprunt national, aient été poussés par le plus pur patriotisme, et par le désir ardent de venir en aide à la défense de la patrie.

Non, il est bien certain que bon nombre de prêteurs n'ont pensé qu'à traiter une bonne affaire, qu'à faire un bon placement, dans l'espoir de revendre leurs coupons de rente avec un bénéfice honnête.

Mais cela même prouve que la France jouit encore de quelque crédit sur la place ; que les capitalistes, gens prudents et avisés, ne la considèrent ni comme perdue ni comme ruinée, et que si l'argent est le nerf de la guerre, ce nerf là n'est pas prêt de manquer à notre grand et vigoureux pays.

Si nous éprouvons une certaine fierté à faire sonner nos millions en présence du désarroi financier de nos ennemis, ce n'est pas en revanche sans un sentiment de tristesse que nous constatons le ralentissement visible des souscriptions au profit des victimes de la guerre, juste au moment où on en a le plus grand besoin.

En réunissant toutes les sommes souscrites en France, on n'arrive guère qu'au total relativement maigre de deux millions. Ce n'est pas assez.

Lyon, par exemple, et le département du Rhône, ont à peine dépassé le chiffre de 400,000 fr. à peu près un franc par habitant.

Quand on songe d'un côté à l'innombrable série de misères à soulager, et de l'autre aux immenses fortunes mobilières ou territoriales de Lyon, ce maigre total de 400,000 fr. est navrant.

Combien de citoyens auraient pu, sans porter atteinte ni à leurs revenus ni à leur bien-être, donner quelques billets de mille francs et ont donné cent francs ou moins. A part la souscription de la société des Courses (25,000 fr.), et celle du Crédit Lyonnais (10,000). Quelles sommes avons-nous vues en regard de certaines fortunes dont la réputation est bien établie ?

Espérons pour beaucoup un retour à de meilleurs sentiments.

A ce propos, bâtons-nous de faire une petite réparation d'honneur aux R. P. jésuites.

Dans notre dernier numéro, nous avons critiqué assez vivement la parcimonie de ces religieux dont le patriotisme se serait borné à une souscription de 300 fr. et à l'offre de douze lits pour les blessés.

Nous recevons à ce sujet deux lettres de rectification, desquelles il résulte que les 300 fr. et les douze lits en question ne constituent que l'offrande de la maison des Jésuites de Lyon, tandis que la maison de Villefranche a mis à la disposition des blessés les 600 lits de l'établissement de Mongré, tandis que les maisons de Metz et de Vaugirard, etc..., ont affecté également tous leurs locaux au soulagement et aux soins à donner à nos braves troupiers.

Voilà donc le patriotisme des Jésuites un peu réhabilité : nous le reconnaissons d'autant plus volontiers, que nous avons trop rarement l'occasion de vanter la générosité de ces Révérends Pères.

Chaque soir, il se forme sur la place Comédie, aux abords de l'Hôtel-de-Ville, des groupes de citoyens anxieux qui avant de se coucher, attendent une bonne nouvelle qui assure la tranquillité de leur nuit.

Lundi, vers les dix heures et demie, monsieur à favoris, décoré de la Légion d'Honneur, sort des grilles de la préfecture et se dirige d'un pas rapide vers les escaliers du Grand-Théâtre.

Immédiatement la foule se précipite en suite.

— Messieurs, s'écrie ce personnage, j'ai eu l'honneur d'avoir pris pour tribune une arcade de théâtre, messieurs, une bonne nouvelle !

Et d'une voix vibrante, scandant les mots et ménageant ses effets, l'orateur annonce à la foule la confirmation de la démission des Prussiens dans les carrières de la montagne, en terminant son récit par un : « Vive la France ! » répété avec un ensemble formidable, et par un : « Vive l'Empereur ! » qui n'a pas eu d'écho.

— Quel est ce monsieur, se demandent-ils en se séparant ?

— C'est M. Abel Gay, avocat-général.

— Ah !

Nous ne pouvons que savoir gré à M. Abel Gay des communications qu'il nous a faites au public, mais qu'il se dispense de nous en profiter pour organiser des réclames à l'Empire, — car vrai, ce n'est pas le moment.

Dans sa chronique théâtrale de dimanche dernier, notre collaborateur G. Laurent a dû signaler le contraste fâcheux qui existait entre la générosité des artistes réunis à Célestins, qui ont eu l'idée de donner une représentation en faveur des blessés, — et la parcimonie des directeurs de nos théâtres, auxquels cette bonne pensée n'était venue.

Ces observations nous ont valu la visite de M. Halanzier qui nous a affirmé avoir toujours eu l'intention de donner une représentation au profit des victimes de la guerre. Si ne l'a pas fait jusqu'à ce jour, c'est que les tristes circonstances au milieu desquelles nous vivons, ne lui permettaient pas d'en donner une recette présentable.

Par conséquent, aussitôt que les beaux jours de l'opéra ou de l'opérette seront revenus, MM. Halanzier et d'Herblay, nous sommes autorisés à l'annoncer, s'empressez d'organiser une représentation patriotique dont le bénéfice sera consacré à faire oublier à nos braves troupiers les horreurs de la guerre.

Dont acte...

Pourquoi s'étonner que le *Times* se vende si aisément au premier enchérisseur ?

*Times*, en français signifie temps ; — tout le monde connaît le proverbe anglais : Le temps, c'est l'argent.

Par ces temps d'anxiété, il est encore de misérables sans cœur qui pensent à caler leur bourin.

— Quelle différence y a-t-il me disaient de ces mécréants, entre un lièvre et l'armée française ?

— Il y en a une au moins....

— Vous n'y êtes pas : — le lièvre est un animal à râble, et l'armée française est demi-râble.

On sait que Pyrrhus, après la bataille de Crésus, raclée gagnée sur les Romains, dit à son confident Cinéas :

— Encore une victoire comme celle-là mon pauvre ami, et nous sommes f... !

Il paraît qu'en souvenir de ces paroles mémorables, le roi Guillaume aurait l'intention de donner à ses récents triomphes le nom de — Victoires des raclées.

HECTOR PÉRIÉ.

## Statistique de l'avenir.

Nous puisons aux meilleures sources l'état de la population en Allemagne pour l'année prochaine 1871.

PRUSSE.

Femmes, enfants au-dessous de 16 ans, et vieillards au-dessus de 70 ans : 46 millions environ.

Hommes valides de 16 à 70 ans : 47 (y compris Bismark qui a réussi à s'échapper).

Amputés d'un ou plusieurs membres : 375.

Aveugles de naissance : 2,439.

Invalides à tête de bois : 17,978.  
Bossus, boiteux, pieds bots : 9,609.  
Culs de jatte : 3 cuirassiers blancs de Bismark.  
Echappés des carrières de Jaumont : 0.

BAVIÈRE.

Femmes, enfants au-dessous de 16 ans, et vieillards au dessus de 70 ans : 2,750,000 environ.  
Hommes valides de 16 à 70 ans : 2, — le roi Louis et Richard Wagner.  
Amputés d'un ou plusieurs membres : 79,005.  
Aveugles de naissance : 699.  
Invalides à tête de bois : 4,711.  
Bossus, boiteux, pieds bots : 1,227.

WURTEMBERG, SAXE ET BADE.

Femmes, enfants au-dessous de 16 ans, et vieillards au dessus de 70 ans : 2,925,000 environ.  
Hommes valides de 16 à 70 ans : 0. — Les Prussiens ayant eu le soin de faire tuer tous leurs alliés en les plaçant aux premiers rangs.  
Amputés d'un ou plusieurs membres : 83,533.  
Aveugles de naissance : 998.  
Invalides à tête de bois : 6,169.  
Bossus, boiteux, pieds bots : 1,746.

N. B. — Aux 47 hommes valides de la Prusse, il convient d'ajouter environ 10,000 sujets du père de Fritz, ayant servi d'espions en France, et que nous avons eu la faiblesse de ne pas faire fusiller.  
Enfin, au total d'hommes valides de l'Allemagne, il faut aussi ajouter environ 60 000 Tudesques auxquels nous avons naïvement donné l'hospitalité, et qui par ce fait, ont nécessairement échappé aux mitrailleuses, aux ophtalmies, aux diarrhées et aux carrières de Jaumont.

H. P.

Les réquisitions Prussiennes

On n'a pas lu sans une profonde douleur le récit des atrocités commises dans nos départements envahis par les hordes barbares que l'Allemagne a précipitées sur nous. L'ordonnance du vieux forban Guillaume relativement aux impitoyables réquisitions (!) dont il frappe nos concitoyens de l'Est, en même temps qu'elle dicte notre conduite envers cet ennemi, nous montre jusqu'où peut aller la voracité de ces mangeurs de choucroute.

« Chaque soldat recevra par jour 750 grammes de pain, 500 grammes de viande, 250 grammes de lard, 50 grammes de café, 60 grammes de tabac ou 3 cigares, 1/2 litre de vin ou 1 litre de bière, ou 1/10<sup>me</sup> de litre d'eau de vie ».

« Pour le cas où les habitants préféreraient une indemnité en argent à l'entretien en nature, l'indemnité est fixée à 2 francs par jour pour chaque soldat ».

Cette ordonnance oublie de dire qu'il est loisible aux habitants de crever de faim. Il est vrai que des dispositions précédentes et suivantes déterminent des cas tellement nombreux où les Prussiens pourront fusiller nos nationaux, que si un Lorrain ou un Alsacien en réchappe ce ne sera pas de sa faute.

Il manque pourtant quelques articles à la proclamation de l'époux d'Augusta ; nous nous permettrons de lui soumettre l'ébauche de quelques réquisitions qu'il a oubliées :

Nous, Guillaume etc...

Outre les réquisitions ci-dessus spécifiées, nous croyons devoir avertir les habitants des pays occupés qu'ils seront tenus d'exécuter l'ordonnance suivante :

1° Dès que nos troupes auront reçu leurs billets de logement, chaque habitant devra fournir à tous les hommes qu'il sera tenu d'héberger un bain complet avec ou sans son, parfumé ou non, à la convenance de nos soldats, pour les remettre des fatigues de la marche.

N. B. Un pédicure devra être attaché à chaque famille.

2° Les lits destinés à nos soldats devront être soigneusement bassinés à la braise de boulanger, — la fraîcheur de la température pouvant avoir une influence sur leurs rhumatismes.

Il est bien entendu que les sommiers et les matelas seront moelleux et les draps en toile fine sans coutures pouvant froisser l'épiderme de nos sujets.

3° Chaque habitant sera tenu de se munir de pain frais et de pain rassis, suivant la préférence de nos soldats qu'il aura la faveur de nourrir.

Il sera dû un paquet de cure-dents par 4 hommes et 1 caporal. Les officiers auront droit au paquet entier.

4° Chaque habitant doit se pourvoir de couverts d'argent et de vaisselle plate pour le service de ses hôtes. Naturellement ces derniers les emporteront comme souvenir de leur passage.

L'habitant qui essaiera de faire passer du ruolz pour de l'argenterie sera fusillé inconsciemment.

5° Nos soldats célibataires auront le droit de choisir parmi les filles des habitants, celles à leur convenance et auront le droit de les épouser sans le consentement de leurs parents.

Néanmoins ceux-ci fourniront à chacune de leurs filles une dot de 100,000 francs, comptant en espèces.

Il reste bien entendu que nos hommes auront le droit d'empocher l'argent et de laisser les filles.

6° Tout Français qui ne manifesterà pas la plus grande joie à la lecture de cette ordonnance sera fusillé sans jugement.

A. MONEY.

LETTRES D'UN MOBILE

Fontaines-sur-Friture, 25 août.

Mon cher Directeur,

Permettez-moi tout d'abord de vous expliquer par quelle suite de désastres mon courrier de la semaine passée ne vous est pas arrivé.

Il a été littéralement dévoré !... J'ai versé ma prose pour ma patrie ! ma copie a été taillée en pièces...

Comment ? — « Ce message te l'apprendra ! »  
Je le rétablis dans son éloquente simplicité :

Courrier dévoré par les rats de Sathonay

Jeu di 18 août, de l'écurie n° 32.

« Nous rentrons aux baraques avec la conscience satisfaite du devoir rempli ; ma vareuse blanche qui flatte l'œil de mon sergent a failli passer caporal, mais cet honneur que j'ai repoussé avec tous ceux dus à son sexe, a été transmis à une fanelle rouge, née pour le commandement ; — nous avons durant toute la matinée transporté de la paille et des couvertures, et fait nos lits avec soin : — nous les trouvons parfaitement occupés par de plus... habiles que nous ; un ami généreux m'offre la moitié de sa paille ; je l'accepte avec ivresse.

« 11 heures 30. — Dieu m'envoie un profond sommeil pendant lequel je me tiens les côtes, car je fais un rêve tellement cocasse, tellement invraisemblable, que je crois de mon devoir de vous l'analyser : Je rêve que nous défilons sur le cours Eugénie avec des armes... et des uniformes élégants !... aux cris de : Vive l'empereur !... Je vois dans ma chambre des tapis d'Aubusson, des sommiers élastiques et des tables à toilette !...

« Changement à vue. — Mon rêve se transforme : c'est maintenant une vaste prairie où je vois sept Lebeuf maigres devant sept vaches grasses... et soudain je m'éveille en sursaut.

Quel spectacle ! les couvertures sautent, les traversins bondissent ; de tous côtés l'on entend des plaintes déchirantes ; — c'est une surprise de l'ennemi, le Wissembourg des mobiles ; j'allume une bougie et je prends des notes au milieu du combat. Toutes les punaises concentrées dans les baraques viennent d'envahir les mobiles que voulez-vous faire contre des forces si considérables ? on se défend héroïquement, on écrase avec fureur l'ennemi, on se meurtrit les jambes, mais en fin de compte, il faut battre en retraite ; les uns quittent la chambre emportant leur couverture, les autres en manche de chemise ; tous, couverts de cadavres, vont laver leurs blessures aux fontaines.

« Il est une heure du matin ; esclave de mon devoir, je n'ai pas quitté mon poste d'observation qui devient dangereux et cuisant ; je pose mes notes dans la ruelle, lorsque tout-à-coup j'entends un trotinement sourd, et je sens passer sur mon corps un régiment de cavalerie. Horreur ! ce sont les troupes fraîches, la réserve, des rais construeux ; cette fois mon courage m'abandonne et je m'enfuis camper en plein vent ».

Le lendemain, à la diane, j'allai sur le champ de bataille chercher mes notes ; enfer et massacre, elles étaient morcelées, machées, hachées comme les cuirassiers blancs de M. de Bismark.

Tel est le récit fidèle de cette terrible nuit, dont nos... drapeaux portent les glorieuses traces.

Vous pensez bien que depuis ce Vœrth de Sathonay j'ai mis la plus scrupuleuse exactitude à ne pas répondre à l'appel du soir ; j'ai trouvé à Fontaines, chez maman David, une chambre dépourvue des pompes du confort, mais où l'absence de l'insécticide Vicat ne se fait pas trop cruellement sentir ; j'ai confié le secret de cette désertion à Véronique, une modeste servante à laquelle on pinçait déjà la taille sous Louis-Philippe ; cette fille qui a eu les yeux bleus et la petite vérole, restera toujours gravée dans mon estomac, pour le soin qu'elle a de me ravitailler et de protéger mes communications avec les réserves de la cuisine.

Je descends tous les jours après l'exercice du matin, à l'heure bénie ou frétille le goujon dans la poêle, par la gorge verdoyante qui conduit du camp à Fontaines.

Les mobiles du reste y font constamment la navette, malgré les dangers et les difficultés qu'offre ce passage ; les défilés sont trop souvent gardés par des suisses qui font cause commune avec les prussiens qu'on voit étinceler derrière les buissons. Il y a aussi certaines grottes obscures où les mobiles de différent sexe égorgent les meurs avec un sang-géné qui fait rêver aux pastorales de Longus.

Je voudrais bien pouvoir vous dire quelques mots de notre organisation, mais il faudrait pour cela une trop grande dépense d'imagination. Comme exercices, on nous fait exécuter : *tête droite* et *tête gauche*, non sans difficultés, car l'ange noir des torticolis plane à Sathonay. Quant au reste de l'école de peloton, nous sommes tous sur le flanc.

Pour occuper les loisirs de cette vie de désœuvrement, la Guillotière qui est bruyamment représentée là-haut, se livre aux distractions, — si douces pour ceux qui tiennent les coins, — de faire sauter à la couverture les sous-off. qui « font leur gueule ».

Les deux premiers jours de campement j'ai touché, après des poussoes de réclamations, mes vingt

sous ; je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils se sont évanouis comme un rêve qu'on a chez les aubergistes de Sathonay qui nous écorchent avec le plus patriotique enthousiasme.

Depuis on a cru mieux faire en nous nourrissant : la soupe et le bœuf. — Malheureusement la cuisine subit des variations comme un simple baromètre, la soupe est bonne un jour, exécrable le lendemain, et le bœuf offre quelquefois des résistances qui transforment les repas en combats acharnés.

En outre, j'ai vu recurer les marmites dans des marres brunes, avec de la paille qui se transforme rapidement en fumier ; avec cela la fraternité des gamelles communes est peu ragoutante, et les cuisiniers regardent d'assez mauvais œil les Sardanapales qui emportent dans une gamelle particulière un bouillon qui demande à être réformé, tellement il est aveugle.

Avec le régime actuel, et cette admirable organisation de campement, on en est rapidement venu à former un bataillon de malades. Heureusement qu'en prévision d'épidémie, on a établi une triomphante ambulance où une dizaine d'étudiants en permanence font des ordonnances, mais manquent totalement de pharmacie.

Le malade est éclairé sur sa situation, mais il faut aller se faire... traiter ailleurs, et messieurs au brassard blanc enlissent piquets sur piquets dans la salle du théâtre où la scène représente le salon de la marquise (portes latérales, riche mobilier).

On commence à habiller le mobile : d'honneur il était difficile de trouver quelque chose de plus gracieux et de plus dégagé que cette blouse de cantonnier dont on nous affuble. Le gouvernement a, du reste, le secret de ces précieuses trouvailles d'équipement. Etant donné le problème de réaliser un vêtement affreux, de mauvais goût, de mauvais teint, de mauvaise étoffe, qui ne préserve ni du froid, ni de la pluie, ni du ridicule. — la confection de cette blouse est un trait de génie. Peut-être l'intendance avait-elle une arrière-pensée en nous donnant ce sarreau bleu, — celle d'éloigner les femmes du camp : — Bois de Fontaines et de Sathonay, groites mystérieuses ! frais bocceges ! gazons verdoyants ! cabinets de restaurants ! répondez : Dites si ça leur a réussi !...

Au contraire, la population féminine afflue là-haut et jette la perturbation à travers une discipline absente ; voulez-vous qu'on soit sérieux devant un appel où une troupe de fillettes nous passent en revue en se moquant de nous. Les capitaines qui ne sont pas des généraux Boum, tolèrent cette « effroyable licence », et l'on descend, couple par couple, dîner en ville ou à Fontaines, au nez des caporaux et des sergents que leur grandeur attache au rivage. Et à ce propos, la plupart de ces messieurs qui ont fait des pieds et des mains pour avoir des grades, en sont fort empêtrés aujourd'hui : beaucoup de travail, pas de sortie, et ensuite, ils sont fort mal à l'aise sur le champ de manœuvre, où leur inexpérience rappelle le souvenir du fusilier Fritz qui demandait à être maître d'école pour s'apprendre à lire.

Jusqu'à présent, ce qui s'organise le mieux, ce sont les parties de reims, au café Franche. L'artillerie et les pontonniers s'y font remarquer par leur zèle. Hélas, j'ai perdu avec ces canonniers fantaisistes toutes mes illusions sur le roi d'autout et de nombreuses consommations.

Je ne vous parlerai pas, — (il peut y avoir des dames) des chansons de la mobile : — *Le roi Guillaume est un cochon*. — *Qu'on apporte du vin*. — *La Marseillaise* mille fois travestie, — qui font rougir les échos d'alentour. Pour contrebalancer ces horreurs, des mains mystérieuses glissent dans les cabines des sergents, un tas de petites brochures éditantes destinées à nous ramener à des cantiques meilleurs.

On distribue : *Le grenadier Félix et la mort de l'Incrédule* : c'est amusant comme un vaudeville de Labiche. Les mobiles en général, ont été peu touchés par la grâce et sont aussi loin du chemin de Damas que du sentier de la vertu !

On s'occupe activement de la formation de fanfares ; il y en a déjà une d'organisée qui joue assez bien : *Mourir pour la patrie* pour qu'on ne regrette pas trop vivement l'air de la *Reine Hortense*.

Je vous abandonne pour une friture exquisement blonde que Véronique étale sur ma table. Après déjeuner, j'irai m'égayer dans les vignes de Couzon qui me tend ses carrières. En attendant mon prochain courrier qui sera daté, ou de Grenoble ou de Besançon, ou d'Afrique, etc., soyez fiers en pensant à moi, de voir quel valeureux guerrier la *Mascarade* fournit à la patrie !

A. SPIC.

P. S. On a distribué depuis quelques jours des bons de tabac, — nous pensons que c'est une mesure dangereuse, car les paquets de tabac contiennent assez de bois pour abriter les déserteurs.

A. S.

Toujours la Banque de France

A propos des agissements de cette grande dame, nous recevons la lettre suivante que nous publions sans commentaires.

Lyon, 26 août 1870.

Monsieur le Rédacteur,

« La Banque de France recommence envers le public ses mauvaises farces d'il y a quinze jours, avec quelque raffinement en plus.

« Dans votre dernier numéro, vous dites que tous les industriels occupés des ouvriers peuvent échanger des billets contre des espèces moyennant un certificat de leur commissaire de police consta-

tant un besoin urgent de numéraire. Cela était vrai dans certaine mesure, car lorsqu'on demandait deux mille francs à cette excellente Banque, elle s'empressait de vous donner cinq cents francs d'argent.

« Maintenant on a compliqué cette formalité de certificat qu'on trouvait probablement trop simple.

« Tout négociant avant absolument besoin d'espèces, est obligé d'adresser une demande à M. le Directeur de la Banque, laquelle demande doit être apostillée, timbrée, signée du commissaire de police. — Toujours le commissaire en avant.

« Et lorsque muni de cette pièce, vous vous présentez à la Banque, vous en trouvez les portes fermées ; car on juge à propos d'ouvrir à neuf heures, de faire passer une dizaine de personnes et de fermer à onze heures et demie ; — et vous n'avez ni argent ni petits billets.

« Puisque la Banque ne veut pas monnayer ses billets, pourquoi ne pas le dire carrément au lieu d'abuser ainsi de la patience et de la bonne foi du public ? Pourquoi prétexter des certificats, des lettres au directeur, des timbres de police, puisque ces formalités ne doivent pas aboutir ?

« Il serait si simple d'afficher que la caisse ne s'ouvre plus, au lieu de faire faire aux industriels des pas et des démarches inutiles ?

« De cette incroyable manière d'agir, il résulte qu'avant chaque semaine pendant plusieurs jours, les salaires de cent cinquante ouvriers à payer, je me vois forcé d'avoir recours à des banquiers ou à des changeurs qui me vendent l'or ou l'argent 2 ou 3 p. 100. Et comment ces banquiers se procurent-ils si aisément cet or ou cet argent qu'ils revendent au public, si ce n'est par le canal de la Banque, qui favorise ainsi un agiotage dont tout le monde est victime ?

« Je suppose que la semaine prochaine la Banque de France exigera — pour changer mille francs à un négociant — un jugement du Tribunal de commerce, que des exploits d'huissiers, le casier judiciaire de chaque client, un certificat de bonne vie et mœurs, un certificat de vaccine, le tout accompagné des inevitables commissaires de police.

« C'est ainsi que manœuvre cet incomparable établissement, fondé pour la plus grande utilité du public.

« Recevez, Monsieur, etc....

A. D., manufacturier.

LE ROI DE BAVIÈRE

Pendant que les Bavaois, mariés ou non mariés, vont se faire massacrer bêtement pour le roi de Prusse, qui a soin de placer ses fidèles alliés tout ou premier rang, précisément en face de nos batteries de mitrailleuses, — l'aimable Louis II fait de la villégiature avec son ami Richard Wagner. — Retirés dans un château, à l'ombre des grands arbres, au bord des claires fontaines, à l'abri de tous projectiles, ces deux personnages se livrent au charmes de la musique, déchiffrent la *Lohengrin* ou le *Tannhauser* et cherchent la solution de ce problème ardu :

« Quel est le musicien dont le talent approche le plus du génie de Richard Wagner ? Est-ce Mozart, Beethoven ou Weber ?

« De temps en temps arrive une estafette qu'on reçoit entre deux mesures six-huit.

— Sire, grande victoire du roi Guillaume, vos soldats se sont battus comme des lions, et se sont fait tuer comme des mouches.

— Ah ! tant mieux, Richard, il faudra composer un chant de triomphe en sol majeur, avec allegro.

— Sire, une triste nouvelle, après une lutte héroïque vingt-cinq mille Bavaois ont mordu la poussière.

— Ah ! tant pis ; Richard, il faudra composer un chant funéraire en mi-bémol, avec quelques soupirs, c'est bien le ta ins qu'on doit à ces braves gens... Vous disiez, mon ami, que Rossini était un imbécile.

— Parfaitement, Majesté, et Meyerbeer un crétin...

— Sire, le roi Guillaume vient de remporter sa centième victoire depuis huit jours...

— Ah ! tant mieux ; Richard, il faudra préparer une marche triomphale pour le retour à Munich de nos vaillants guerriers...

— Sire, il n'en rentrera pas un, car la victoire a été tellement brillante que tous les Bavaois sont mitrillés...

— Ah ! tant pis, — alors ce sera un *De Profundis*, vous me soignerez ça, Richard... attendez, j'ai une idée : Ta, ta, ta, ta, ta, ta, pin, pin, pin, zim ! ta, ra, ta, ta, ta... Hein, qu'en pensez-vous ?

— Pas mal, Sire, mais ce serait peut-être un peu trop triste.

— Alors cherchons quelque chose de plus gai...

— Pour moi, Sire, voilà quelle serait mon idée. Imiter d'abord le tumulte de la bataille ; les canons qui tonnent, les obus qui éclatent, les balles qui sifflent, quels magnifiques effets d'orchestre avec beaucoup de cuivres et de

grosses caisses... Boum! Patapoum! Bing! Pchhihi!... Après, le bruit sourd des corps qui tombent lourdement par terre : pouff! puis les cris des blessés : aïe! hélas! holà! au secours! achevez moi!... car la musique, Sire, peut rendre les impressions les plus diverses.

— Je le sais bien, Richard, continuez...  
— Puis, le sang qui coule en ruisseaux : glou, glou!... Enfin, les pleurs des mères, les cris déchirants des femmes, les sanglots des enfants...  
— Richard, Richard, mon ami, ce sera superbe, sublime; Richard, vous êtes un homme de génie.  
— Votre Majesté en aurait-elle jamais douté?

Maintenant allez, excellents B. arois, marchez à la mitraille, faites vous égarer la tête, briser les reins, enfoncer les côtes et emporter les membres, — vous avez un roi vaillant, courageux, intrépide, héroïque qui vous suit de Join sur les champs de batailles, et vous accompagne — sur le piano.

CHRISTIAN.

Dépêches télégraphiques.

Source prussienne.

Guillaume à Augusta.

Louange au Dieu des armées! Avant hier, j'ai livré bataille à l'ennemi : immense victoire! les nôtres étaient seulement de 80,000 contre 500,000 Français; nous nous sommes battus pendant neuf heures. Enfin, l'armée française ayant jugé à propos d'abandonner ses positions, je les ai prises.

J'ai fumé une vieille pipe avec Goeben et visité le champ de bataille.

Ton vieux coco, Guillaume.

P. S. Je ne sais comment cela se fait, mais je crois que nous avons eu une cinquantaine de mille hommes hors de combat. — Ce sont sans doute des Français déguisés en Prussiens.

2° P. S. N'oubliez pas d'envoyer quelques thalers au Times pour chauffer son enthousiasme.

Guillaume à Augusta.

Rendons grâce au Dieu des armées! Hier j'ai rencontré Bazaine avec 300,000 hommes et je l'ai taillé en pièces avec une division. Seulement en nous avançant un peu trop sous les canons de Metz, nous avons reçu quelques boulets qui nous ont tué un cheval et blessé un pauvre diable de la landwehr. Les portes de l'ennemi sont étonnantes; il lui reste à peine quelques soldats valides.

J'ai tapé sur le ventre à Steinmetz en l'appelant gros farceur. Sa joie était saisissante. J'attends sur le champ de bataille le premier train pour Paris.

Ton loulou chéri, Guillaume.

P. S. J'omettais de te dire que nous avons un stock d'environ 100,000 blessés qui nous gênent considérablement. Je tâcherai de les écarter à l'étranger.

2° P. S. Quelques uns de nos soldats trop bien rafraîchis en Lorraine, ont la diarrhée; envoie donc quelques flanelles.

3° P. S. Bismark s'occupe d'un emprunt pour soudoyer quelques journaux anglais. Ce Times est insatiable.

Guillaume à Augusta.

Bénédictions ensemble le Dieu des armées! Demain je vais remporter une dernière victoire avec 50,000 hommes contre les 600,000 qui restent à Bazaine que j'ai si souvent battu. L'ennemi occupera des positions formidables avec une artillerie nombreuse, mais nous les délogerons sans brûler une cartouche, en lui tuant 400,000 soldats et en faisant prisonniers le reste.

J'ai envoyé l'autre jour quelques divisions pour visiter les carrières de Jaumont : il paraît que ces carrières sont d'une inspection assez longue, car personne n'est encore revenu de cette promenade.

Ta vieille brisque, Guillaume.

P. S. Notre marche en avant est un peu arrêtée, parce que le changement de température a impressionné les cors et les oignons de notre landwehr, à part ce petit désagrément tout va bien.

2° P. S. Quelques-uns de nos soldats se plaignent d'ophtalmies et de maux d'yeux. Je leur ai dit qu'ils ne devaient pas s'inquiéter de n'y pas voir clair, puisqu'ils avaient en moi une confiance aveugle.

3° P. S. Ne manque pas d'envoyer un télégramme victorieux au Times avec un bon de poste.

Guillaume à Augusta.

Va t'agenouiller, Augusta, devant le Dieu des armées : dans huit jours je m'emparerai de Paris avec 1.500 hommes qui battront à plate couture les 4,000,000 de Français qui se proposent de défendre leur capitale.

Ce sera la fin de cette lutte gigantesque, dans laquelle j'ai remporté tant de victoires que je ne peux jamais me rappeler leur nombre, même en comptant sur mes doigts.

Je suis toujours à Pont-à-Mousson, ancienne sous-préfecture française, dont les habitants se conduisent vis-à-vis de nous d'une façon indigne. Figure-toi que depuis huit jours à peine, que ces gens-là ont à nourrir 100,000 hommes, ils prétendent n'avoir plus rien à nous donner à manger. — On n'a jamais vu une pareille avarice. Je vais rendre une petite ordonnance pour faire fusiller tous ces pingres.

Ton vieux chou qu'a bu, Guillaume.

P. S. Je n'ai pas de nouvelles de notre emprunt. Il n'est pas possible que tous nos triomphes n'aient pas amené la souscription d'une cinquantaine de thalers.

2° P. S. Il faut ordonner la levée en masse de tous les hommes de douze à quinze ans; car nos rangs s'éclaircissent singulièrement. — Ce n'est pas que les Français nous en tuent beaucoup, mais la joie est telle dans l'armée que nous avons chaque jour des milliers de soldats qui éclatent d'enthousiasme.

Guillaume à Augusta.

Nous ne bougeons pas de Pont-à-Mousson. — Néanmoins notre mouvement a parfaitement réussi. J'attends des nouvelles de notre Fritz qui ne doit pas être loin de Saint-Cloud à l'heure qu'il est. — Ce cher garçon a probablement écrasé Mac-Mahon comme une punaise, et sa modestie bien connue l'empêche seule de nous télégraphier cette bonne nouvelle.

Ton Gui-gui.

P. S. Il faudra préparer la levée de tous les hommes valides de quatre-vingt-dix à cent ans. Pas une exception, même pour les fils aînés de veuves.

Ce n'est pas, ma chère Augusta, que les Français nous infligent beaucoup de pertes, mais nous ne sommes pas couverts de gloire.

2° P. S. Le comte Palikao a osé dire à la Chambre que le régiment des cuirassiers blancs de Bismark était anéanti. C'est un odieux mensonge. — Pas un n'est tombé sous les coups des Français à la vérité il n'en reste plus, mais la déclaration du ministre Français les a mis dans une telle folie, qu'ils ont depuis le premier jusqu'au dernier ils ont tous crevé de rire.

3° P. S. Le Times prétend qu'il manque trente-cinq centimes à son compte, envoie lui cette somme en timbres-poste par le premier courrier, autrement il serait capable de nous lâcher.

Augusta à Guillaume.

Guillaume je t'en supplie, pas une victoire de plus, autrement notre royaume est dépeuplé et ruiné de fond en comble.

Je t'envoie tout ce qu'il nous reste d'hommes valides, même les bossus, les bancals et les boignes, car on ne vise que d'un œil.

Je ne garde absolument que les béquillards, les manchots et les culs-de-jatte. L'emprunt marche difficilement, malgré l'enthousiasme causé par tes innombrables triomphes. Que veux-tu, personne n'a d'argent ici, et la misère est tellement grande que je suis obligé de prendre mes économies de ménage pour solder le compte du Times.

Puisque nos victoires nous content si cher, essaie donc d'être battu une fois, peut-être le résultat sera-t-il moins désastreux.

Augusta.

Guillaume à Augusta.

J'essaierai, mais je crois que je ne pourrai jamais y arriver, tellement le Dieu des armées protège son humble serviteur et le père de notre Fritz, Guillaume.

Pour copie conforme :

G. RÉMY

Pour tous les articles non signés

Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 3.

GARDE MOBILE

MAGASINS

DE

CHAPPELLERIE

LES PLUS VASTES DE FRANCE

Tout le passage de l'Argue compris entre la rue de l'Impératrice, 80 et la rue Centrale, 43. — LYON

Maison RIVIER SOEURS

CHOIX EXTRAORDINAIRE DE KÉPIS POUR LA GARDE MOBILE

GROS ET DÉTAIL

**AU BALLON CAPTIF**

Rue de la Barre, 8, en face de la rue Belle-Cordière — LYON

**MOUCHET, horloger, bijoutier**

Ex-ouvrier horloger de BREGUET de PARIS

1<sup>er</sup> Prix à l'Ecole des Sciences et des Arts industriels de Lyon, spécialité pour les Réparations de Remontoirs

SEULE MAISON A LYON POUR LA MODICITE DE SES PRIX.

Toutes les Réparations et les Ventes sont garanties de 1 an à 4 ans.

Aperçu des prix :

Nettoyage de montres à cylindre.	2 50	à cylindre et rubis depuis	33 -
Grands ressorts de montre, première qualité.	2 50	Montres or pour hommes à cylindre et rubis, depuis	85 -
Nettoyage de pendule.	3 50	Montres argent pour hommes à cylindre et rubis, depuis	25 -
Verres de montre double. Id. cristal.	50 - 75	Remontoir or pour dames depuis.	150 -
Montres or pour dames, à cylindre et rubis, depuis	65 -	Id. pour hommes, depuis	200 -
Montres argent pour dames		Id. en aluminium.	30 -

Fait les Echanges en tous genres. — Expédie dans le dehors.

ACHAT D'OR ET D'ARGENT

**LA SILENCIEUSE**

MACHINES A COUDRE BRODEUSES, BOUTONNIERES de tous systèmes pour Familles et Ateliers

garanties de 1 an à 5 ans, de 50 f. à 450

Maison de gros et détail

**J.-P. MOLLIERE**

Rue Impériale, 61 et 63, Lyon

Plusieurs médailles d'or

**AVIS AUX LYONNAIS**

qui vont à Paris

**THIERRY, photographe** 41, Rue de la

Chaussée-d'Antoine

Se charge de faire leur Binetto

**CONSERVATION DE LA VUE**

Nous engageons les personnes dont la vue est fatiguée par le travail ou affaiblie par l'âge. S'adresser directement à M. CAN, opticien, 20, RUE TERME, près les Terreaux.

35 Ans de Succès

**ROB-SAVARESI, DÉPURATO-TONIQUE** Perfectionné

pour la parfaite guérison des MALADIES SECRÈTES

Faiblesse des organes, Pertes, Abscess, Ulcères, Tumeurs, Eruption à la peau, Affections cutanées et Vices du sang.

Les guérisons nombreuses et authentiques opérées chaque jour par ce précieux et puissant *dépuratif* le dispensent de tout éloge et sont les plus beaux titres de ce remède à la confiance publique dont il jouit constamment.

Expéditions par correspondance

s'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de première classe

rue Pizay, 12, au premier étage, Lyon

allée de traverse rue de l'Arbre-Sec 9 (37)

**CARTE**

DES

**ENVIRONS DE LYON**

COMPRENANT

Non-seulement le département du Rhône, mais encore les parties des départements de l'Ain et de l'Isère qui avoisinent Lyon de 30 à 40 kilomètres.

Cette Carte offre aux touristes et aux amateurs d'excursions à la campagne, les indications les plus complètes pour guider dans leurs promenades. — Villes, Villages et les moindres hameaux, grandes Routes et Chemins vicinaux, les Chemins de fer, les plus petits ruisseaux, tout y est indiqué.

**Prix : 3 Francs**

EN VENTE à l'Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 3. aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux. A LYON